BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
ET
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES



N° 5 - Décembre 1950

BULLETIN TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

N° 5 - DÉCEMBRE 1950

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

9 Octobre 1950

La séance est ouverte à 17 heures sous la présidence de M. J. Vandier, Vice-Président.

Membres excusés : S.E. Ahmed Saroit Bey, Ambassadeur d'Egypte à Paris.

Madame A. de Bayser.

MM. M. Alliot, le Dr. O. Béliard, J. Cerny, L. Cicurel, D. David-Weill, A. Gilbert, G. Lefebvre, Ch. Maystre, G. Nagel, B. Van de Wale.

Le procès-verbal de la précédente réunion est adopté à à l'unanimité.

Le Vice-Président rend un très émouvant hommage à la vie et à l'œuvre de Raymond Weill, hommage qui sera publié ultérieurement.

Un second hommage, à notre Président décédé, est lu par M. Maurice Pillet, qui s'était joint aux fouilles de Kôm Dara, en 1948. C'est de l'activité de Raymond Weill et de son équipe dans ses recherches en Moyenne Egypte qu'il entretint l'Assemblée.

Présentation de nouveaux membres :

Madame R. Weill,

I.E.S. Edwards, Conservateur du Département Egyptien du British Museum.

⁂

M. Michel Mariaux, trésorier, a donné à l'Assemblée le compte rendu financier de l'année, résumé ainsi :

L'état des dépenses de l'exercice comprend :

Frais d'impression (y compris bulletin n° 4)	80.668 fr.
— de poste	12.625 fr.
— administratifs	6.382 fr.
— divers	5.000 fr.
	104.675 fr.

Compte tenu de ces dépenses la situation de trésorerie au 30 septembre 1950 est la suivante :

En compte au Crédit Algérien	361.215 fr.
— aux chèques postaux	31.486 fr.
	392.701 fr.

Il convient de préciser, toutefois que nous sommes encore redevables à l'Imprimerie Nationale d'une somme de 300.000 francs représentant une partie des frais d'impression du tome VII. La facture réclamée à cet établissement ne nous est pas encore parvenue.

C'est donc par un crédit net de 92.701 francs que se solde en réalité l'exercice 1949-1950.

La trésorerie serait dans une situation meilleure encore si tous nos membres voulaient bien renouveler leur cotisation régulièrement. Nous sommes au regret de constater que vingt-trois personnes ont omis de nous adresser leur cotisation 1950, ce qui représente une somme de 17.250 francs. C'est dire qu'en réalité nous devrions nous trouver en possession d'un solde créditeur de près de 110.000 francs.

Nous rappelons que nous ne pourrons assurer le service du *Bulletin* trimestriel et accorder la remise prévue sur le prix des volumes de la revue qu'aux seuls membres ayant versé leur cotisation 1950.

Nous n'avons pas fait figurer dans l'état de nos dépenses l'achat de quelques exemplaires des deux fascicules du tome I de la revue facturés par les Presses universitaires pour une somme de 12.320 francs.

Les Presses universitaires, propriétaires de ce tome I, nous ont consenti exceptionnellement une remise de 30 % sur le prix de cet ouvrage vendu par elles 2.200 francs les deux fascicules. C'est à ce prix spécial que nous avons l'intention de recéder ces quelques volumes à nos membres. Ils pourront donc être acquis au prix de 1.540 francs.

Nous n'avons pu, malheureusement, nous procurer qu'un très petit nombre d'exemplaires. Il ne doit en rester, à l'heure actuelle, que 5 ou 6 disponibles au Secrétariat (Conservation du Louvre). Ceux de nos membres que cela intéresse auront soin de passer rapidement commande.

Pour terminer indiquons que la situation financière qui vient d'être exposée ne tient pas compte des ventes déjà effectuées du tome VII et du cahier complémentaire.

⁂

Le Président présente à l'Assemblée le tome VII, sorti des presses de l'Imprimerie nationale, et informe l'Assemblée de la prochaine parution de notre tome VI, retardé au Caire, et attendu pour le début de l'année 1951.

Il annonce enfin que le tome VIII sera dédié à la mémoire de Raymond Weill.

*
* *

Renouvellement des membres élus du Comité :

Les membres rééligibles en 1950, présentés sur le bulletin de vote : MM Cavaignac, Dhorme, Dussaud, Malinine, et Pirenne ont, tous les cinq, été réélus.

*
* *

La parole a été donné successivement à ;

M. B. Bruyère, sur les **Fouilles de Deir el Médineh en 1949-1950.**

M. H. Chevrier, sur les **Travaux architecturaux dans l'enceinte de Karnak.**

M. J.-P. Lauer, sur les **Récents travaux à Sakkarah.**

HOMMAGE A RAYMOND WEILL

FOUILLEUR DE KOM DARA

par *Maurice* PILLET

Appelé par M. Raymond Weill à collaborer à son œuvre de Dara, en 1948, qu'il me soit permis ici d'associer notre équipe à l'éloge si touchant que M. Vandier vient de prononcer de notre très cher et regretté maître et président, en ajoutant quelques mots sur l'œuvre de *Dara*, à laquelle il s'était dévoué avec autant de passion que de succès et qu'il avait l'âpre volonté de parachever.

Sur ce site austère, R. Weill déployait une activité pleine de jeunesse et d'entrain, veillant à tout, dirigeant tout : alerte et gai ; tandis que *Mme Weill* s'ingéniait, avec un dévouement de chaque instant, à assurer la subsistance et le bien-être même de tous — lourde charge, remplie sans défaillance et avec une grâce charmante.

Dans le domaine scientifique, *Mme Tony-Révillon*, collaboratrice des débuts héroïques, secondait le maître de l'œuvre avec une ardeur jamais démentie. Dès l'aube sur le chantier, elle le quittait après tous, pour rédiger ensuite ses notes et rechercher, dans les quelques livres essentiels dont elle disposait, à éclairer la lecture des textes exhumés.

C'est à elle que revient l'honneur d'avoir découvert, dans le Denderah de Fl. Petrie — Tombe de Mena — une liste d'offrandes identique à celle du *mastaba d'Idi* que nous fouillions et qui lui permit de compléter les lacunes de notre caveau assez malmené dans le pillage antique.

Petrie assigne à ces tombes la fin de la VIe dynastie — R. Weill opine pour la « période intermédiaire. »

M. Maurice Stracmans, le distingué professeur de l'Université libre de Bruxelles, participant aux frais de recherche, honora aussi le site de sa présence et nous fit profiter de sa science si étendue.

L'année précédente, *M. Christophe* avait, avec Mme Tony-Révillon, assuré avec entrain et compétence la surveillance des chantiers, affrontant même le risque d'ensevelissement au cours du dégagement des chambres funéraires d'un mastaba de la plaine.

C'est le désespoir dans l'âme, qu'à la fin de février, R. Weill se vit contraint de fermer brusquement les chantiers de Dara, en pleine activité, alors que tant de recherches étaient à terminer ou à préciser. Question de crédits retardés contre toute attente.

Fort atteint l'an dernier, le maître avait dû reporter à plus tard la reprise de ses chantiers, espérant une rapide guérison.

Il consacrait les derniers instants d'une vie qu'il savait fort menacée à l'achèvement de ses rapports de fouille. Lorsque je le vis, pour la dernière fois, le 29 avril 1950, étendu dans son fauteuil, respirant avec peine, il posa la main sur un album de planches finement dessinées : les plans de Dara, disant : « Je suis tranquille maintenant, j'ai terminé toutes les planches de mon rapport ! »

Il était impatient d'épreuves qu'il attendait du Caire et qui avaient été égarées, etc...

En attendant la publication de ce substantiel rapport, signalons que Dara nous a révélé un mode de construction funéraire ignoré jusqu'ici. Il s'inspire des premières pyramides, de celle de Zoser en particulier et des mastabas de Sakkarah, mais, œuvre de petits souverains d'une époque troublée, tenus à l'économie et privés de pierre, elle dut se contenter de la brique crue.

Par préoccupation constante, et si justifiée, de soustraire les corps à la spoliation, les constructeurs furent conduits, ici, à employer judicieusement des remblais croulants de sable et de galets. Précaution bien vaine,

d'ailleurs, puisque les détrousseurs de momies n'ont pas hésité à courir des risques multiples, pour piller intégralement ces tombes princières.

L'arrêt brutal de l'œuvre de R. Weill, à Dara, est d'autant plus regrettable que le déblaiement du mastaba d'Idi, d'importance moyenne dans le groupe, aurait permis de lever, sans doute, le mystère de l'imposant mastaba principal.

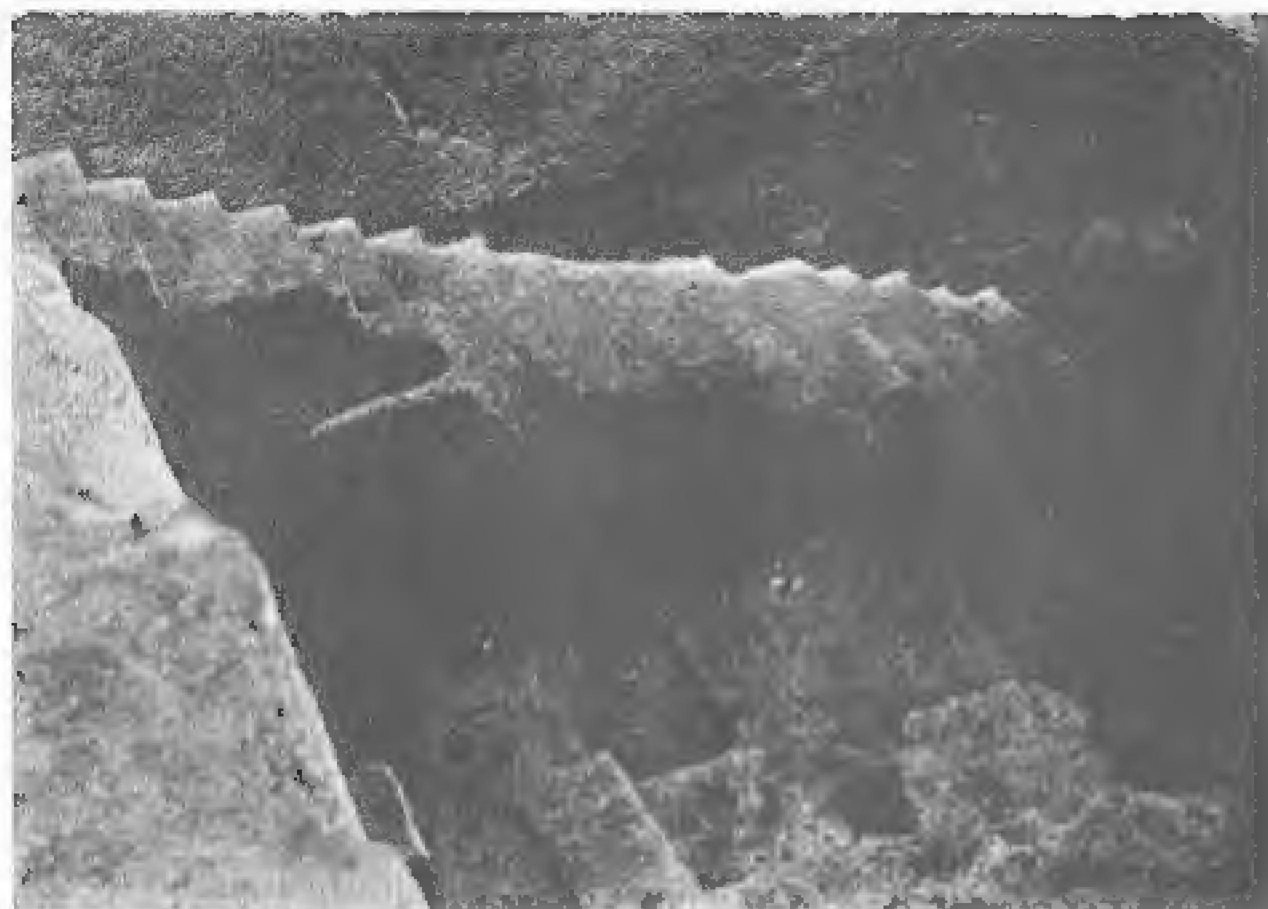
La trace de quatre de ses puits funéraires, passée inaperçue jusqu'ici, venait, en effet, d'être relevée avec certitude sur la plateforme supérieure.

Partant de ces constatations, R. Weill s'était décidé à reprendre cette fouille, en même temps qu'il terminerait celle du mastaba d'Idi, pour en mettre au jour l'entrée principale et l'enceinte extérieure.

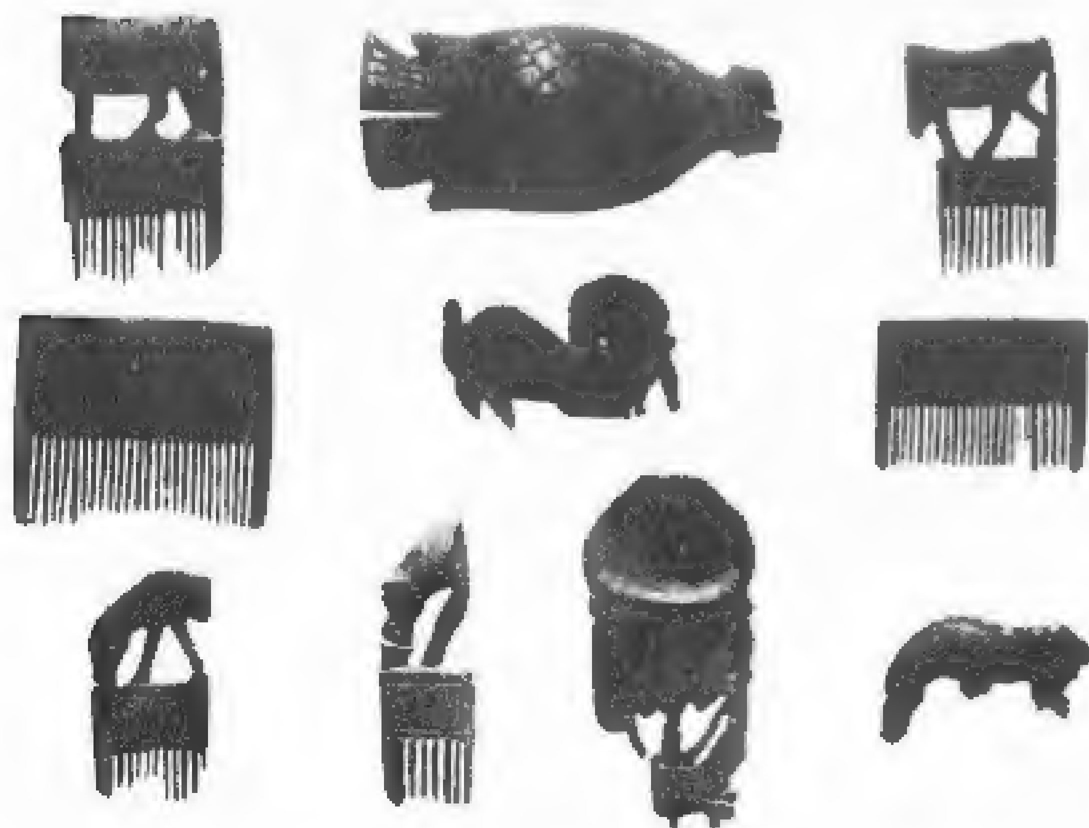
Le destin inexorable s'est abattu sur le maître de l'œuvre, avant qu'il ait pu l'achever, mais son nom restera attaché à ce site que de multiples événements, consécutifs à deux guerres mondiales, lui avaient interdit longtemps d'attaquer et qui devait couronner plus d'un demi siècle consacré à l'étude des antiques civilisations de la vallée du Nil.



Grand Puits de Deir el Medineh.
Le début des escaliers antiques.



a. - Grand Puits de Deir el Medineh.
Le terminus des escaliers et le fond du puits.



b. - Objets de toilette, trouvés au cours du déblaiement.

LE GRAND PUITS DE DEIR EL MEDINEH
1949-1950

par B. BRUYÈRE

Pour la campagne 1949-1950, le programme de travaux prévoyait en premier lieu la fouille exhaustive d'un énorme cratère au nord-est de l'enceinte du temple ptolémaïque de Deir el Medineh.

Ce vaste entonnoir de plus de 35 mètres d'ouverture, béant dans la plaine de Gournah à une cinquantaine de mètres de la falaise libyque et du temple, se présentait de la façon suivante avant le début de la campagne de 1949. Une couronne de *tells* de déblais entourait d'un épais bourrelet une cavité vaguement circulaire creusée dans la roche marneuse qui constitue le socle de la chaîne montagneuse de l'ouest. Du côté occidental, c'est-à-dire de celui qui, insensiblement, monte vers la falaise, le grand puits, puisque l'on appelait ainsi cette excavation, offrait aux regards un abrupt d'une dizaine de mètres de profondeur, témoignage de recherches faites en ce point par des entreprises antérieures. Du côté oriental descendait du sommet des *koms* une pente assez raide qui venait mourir contre le front opposé et qui, elle aussi, indiquait le procédé de déblaiement employé lors des tentatives précédentes. Enfin, vers le centre de cette déclivité, émergeait un massif compact de sable durci, coupé en deux par un cheminement d'évacuation perforé de main d'homme, et qui se dressait comme un double colosse pétrifié au milieu de l'entonnoir.

On savait que cette gigantesque fosse avait déjà sollicité plusieurs essais de dégagement, mais n'avait pas encore livré la solution de son énigme.

En 1908, un habitant de Louqsor, nommé Shenoudi, associé au cheikh Hassan abder Rassoul, l'inventeur de la

cachette royale, avait, par une descente en cheminée verticale le long du front ouest, cherché à atteindre le fond du trou ou tout au moins l'entrée hypothétique de ce qu'il pensait être un grand tombeau. Par crainte d'éboulement dans cet étroit boyau où un homme seul pouvait travailler, il s'était arrêté à un ressaut de la paroi taillée qu'il avait alors, dans l'obscurité, pris pour le sommet d'un linteau de porte. Utilisant un procédé cher aux violateurs de sépultures depuis le temps lointain des Pyramides, il avait renoncé à pénétrer dans l'hypogée supposé, directement par son entrée et avait amorcé, au-dessus de ce soi-disant linteau, un forage oblique qui devait, d'après son calcul, parvenir au caveau, s'il existait, en perçant son plafond. Il n'alla pas très loin, mais suffisamment pour que la paroi, rendue détériorée par cette brèche, présentât un danger d'effondrement dont nous eûmes à supporter les conséquences pendant nos propres investigations. On ne connait pas l'importance du butin recueilli par Shenoudi. On sait seulement que le fameux ressaut, entrevu dans l'ombre, donna naissance à une légende, grandissant avec le temps, selon laquelle, des gens de bonne foi prétendaient avoir vu un magnifique linteau de calcaire orné d'un soleil d'or, flanqué d'ailes multicolores.

En 1913, Möller, chef de la mission allemande du musée de Berlin, consacra une quinzaine de jours à une nouvelle exploration du gouffre, toujours contre le flanc occidental. Etait-il suggestionné par la légende du linteau ou bien, adoptant simplement l'hypothèse d'une destination funéraire, voulut-il se conformer à l'expérience des indigènes en cherchant la porte du tombeau du côté de la montagne plutôt que de celui de la plaine ? Son journal de fouilles, publié par Anthès, mentionne seulement la trouvaille d'une soixantaine d'ostraca hiératiques et figurés de l'époque ramesside.

Plus que l'histoire du linteau, cette récolte de documents, intéressant le village des artisans de Deir el Medineh, avait retenu notre attention car elle pouvait être l'indication précieuse d'un gisement d'ostraca plus considérable et, à ce titre, nous imposait l'obligation d'un dé-

blaiement total afin de compléter notre documentation, déjà si riche, sur le site qui nous était confié.

En 1918, M. G. Foucart, directeur de l'Institut français, ayant obtenu pour la France la concession abandonnée par l'Allemagne, — justement impressionné par les deux tentatives précédentes, — employa une certaine somme et un certain nombre d'ouvriers, travaillant le jour et aussi la nuit, au clair de lune, pour tâcher de percer le mystère du grand puits. Sans attacher plus de confiance qu'il n'en fallait aux alléchantes promesses des Abder Rassoul, M. Foucart entreprenait cette recherche avec l'idée que, si près du temple d'Hathor, cette large cuvette ne pouvait être qu'une source sacrée. Ce dernier essai, toujours contre la paroi de l'ouest, ne descendit pas plus bas que les deux autres et ne donna probablement aucun résultat car il ne fut mentionné aucune nouvelle trouvaille d'ostraca ni d'objets intéressants.

Il est possible que d'autres tentatives autorisées ou clandestines aient eu lieu, soit avant, soit après que Schiaparelli ait exploré tout le site de Deir el Medineh ; cependant, ni à Turin, ni ailleurs, on ne recueille de renseignements sur des travaux qui auraient été faits dans le puits.

En 1949, conformément aux décisions de la Commission des fouilles, nous avons, à notre tour, tenté la chance qui avait été refusée à nos devanciers, faute de moyens appropriés ou de persévérance.

Le point de départ de nos propres fouilles était, jusqu'à preuve du contraire l'hypothèse généralement admise que le grand puits avait une destination funéraire et cette opinion reposait sur plusieurs indications et présomptions.

En premier lieu, la carte des nécropoles thébaines dressée par Baraize, baptise l'entonnoir : « Puits funéraire ». On pouvait penser que ce nom n'avait pas été donné à la légère sur simple racontar indigène.

En second lieu, sans croire au soleil d'or sur beau calcaire d'un sommet de porte, il était logique de supposer que dans ce « Puits funéraire » l'entrée du caveau

devait se situer à l'ouest où nos prédécesseurs l'avaient cherchée.

En troisième lieu, la falaise libyque recèle au nord du temple des grands tombeaux dont deux d'entre eux sont ceux des deux dernières Grandes Adoratrices saïtes : Ankhnesneferibrè et Nitokris. Dans ces tombes ou non loin d'elles furent trouvés des éléments d'une chapelle de Taharqa et une table d'offrandes de Haroua. Près du cheikh Hassan, se voient deux entrées de grandes tombes saïtes encore inexplorées. Ce rassemblement de souterrains a valu à cette région le nom arabe d'*Assasif* du sud, par opposition à l'*Assasif* du nord qui, à Deir el Bahri, contient les énormes labyrinthes des hypogées saïtes, qui ont des proportions considérables et sont aménagés dans des cours en puits, très profonds parfois.

La proximité des sépulcres saïtes et l'analogie des deux *Assasif* rendaient acceptable en principe l'idée que, au pied des grandes prêtresses d'Amon, un de leurs majordomes avait pu creuser sa propre tombe et lui donner une splendeur supérieure à celle de sa maîtresse, comme c'est le cas pour ceux de Deir el Bahri. On ignore encore où sont enterrés les majordomes Akhamenrou d'Amenardis Ière et Padihornesou de Nitokris.

En dernier lieu, avec une probabilité moins grande pourtant, et en conservant toujours l'hypothèse de la destination funéraire transposée à une autre époque, on pouvait émettre l'idée d'une cachette dans laquelle auraient été enfouies quelques momies de rois ou de grands personnages qui manquent dans la liste des morts illustres ; par exemple, celles des Rois prêtres dont la nécropole demeure inconnue. On pouvait aussi penser à un sanctuaire *Shetit de Sokar*, analogue au grand puits méridional de Zoser à Sakkarah, puisque la colline de Gournet Marei abrite les dépouilles de nombreux prêtres dans un temple de Sokar dont le lieu est encore indéterminé. Quant à vouloir y reconnaître la tombe tant cherchée de l'architecte Amenhotep fils d'Hapou, sous le prétexte que son image et son nom ont été gravés par Evergète II sur les colonnes du pronaos dans le temple de Deir el Medineh et que certain historien prétendait situer cette

tombe en cet endroit, une telle supposition ne méritait pas d'être retenue.

Donc pour tous les motifs ci-dessus, l'opportunité de la fouille étant justifiée par la nécessité d'achever la concession, de rechercher une suite très probable de la collection d'ostraca de Möller, de rechercher également une relation possible entre le puits et les tombes saïtes d'une part, et d'autre part, le village du Nouvel Empire, — il importait de commencer par considérer les tentatives précédentes comme une orientation première des travaux, quitte à en changer par la suite, au fur et à mesure que des constatations contradictoires viendraient modifier le sens de nos investigations.

Avec un effectif inscrit de 200 ouvriers adultes ; mais avec une moyenne quotidienne de 120 présences ; avec un matériel de wagonnets Decauville, de pioches arabes (touries) et de corbeilles ; matériel dont l'archaïsme convenait seul à la nature du site, car aucun engin moderne d'évacuation, aucun boisage n'étaient possibles : le vidage du grand puits et l'enlèvement de plus de 6.000 mètres cubes de déblais a pu être opéré sans incidents en l'espace de 110 jours, répartis en deux campagnes.

Après les préliminaires aménagements de la voie Decauville et de deux cheminements indépendants de montée et de descente des porteurs de corbeilles, après un repérage de la grandeur du puits à son ouverture ; l'attaque se fit contre la paroi occidentale en se bornant à déblayer seulement le quart de la surface totale et à tenter de retrouver, le plus rapidement possible, le prétendu linteau de porte du soi-disant tombeau.

Une couche de sable durci par des pluies anciennes se présenta d'abord et, dans son épaisseur de 20 mètres environ, il fallut tailler des escaliers pour parvenir au point, de plus en plus bas, où descendait la fouille. Dans cette stratification, aussi solide que le roc, on découvrit seulement deux cercueils de bois pourri contenant quelques ossements, mais pas de crânes, ni de bandelettes : reliquats évidents d'un pillage de tombe effectué à une époque peu ancienne.

Le légendaire linteau fut atteint à 25 mètres de profondeur ainsi que l'amorce du cheminement oblique percé par Shenoudi et alors se produisit le premier éboulement de la paroi occidentale sur 5 mètres de hauteur et 12 mètres de largeur, résultat de la méthode indigène qui nous força à évacuer, pendant deux jours, des tonnes de roche marneuse, avant de continuer la descente. A quelques mètres seulement en arrière des travailleurs se dressait maintenant une haute muraille de déblais qui menaçait, elle aussi, de s'écrouler sur eux. Cette muraille n'était plus composée de sable ; c'était un amoncellement instable de poteries brisées parmi lesquelles se trouvait une quantité telle d'ostraca que, deux fois par jour, on rapportait à la maison du chantier des dizaines de corbeilles pleines.

Il était visible que cette masse de céramique n'était pas accidentellement tombee dans le puits, entraînée peut-être par une pluie diluvienne ; mais qu'elle y avait été précipitée, en une seule fois, dans l'intention de combler ce gouffre jugé dangereux. D'ailleurs, par la forme en croissant ou en nid d'hirondelle de ce dépôt, on pouvait constater que sa précipitation avait été opérée du haut du bord occidental de l'entonnoir. Par l'état absolument bien conservé de l'écriture hiératique des ostraca, on voyait également que ceux-ci n'avaient subi aucune injure de la part des pluies qui avaient affecté la couche supérieure de sable. En outre ces ostraca, appartenant à la période ramesside d'occupation du village, étaient mêlés à des décombres de toutes sortes, fragments d'objets en matières diverses, statuettes, peignes, etc..., et ce rassemblement disparate nous donnait la preuve qu'un quartier de la cité des artisans était situé jadis non loin du cratère ; qu'il n'était plus habité lors du comblement et que, probablement, ce quartier se trouvait à l'emplacement où les derniers Ptolémées l'avaient détruit en agrandissant l'enceinte du temple d'Hathor reconstruit par eux

Pour sauver tous ces ostraca avant la fin de la première campagne et pour éviter la menace d'effondrement sur les ouvriers, on renonça provisoirement à atteindre une hypothétique porte de tombe en descendant encore

vers le fond et il fut décidé de remonter en surface et de vider les trois quarts restants du puits.

Le dégagement total fit d'abord apparaître, au sommet de l'entonnoir, une vaste plate-forme carrée de 28 mètres de côté, dans un creux d'une dizaine de mètres de profondeur. Les vestiges d'un escalier taillé dans la marne subsistaient à l'angle sud-ouest de la plate-forme, épousant la paroi occidentale du puits et desendant vers l'angle nord-ouest.

En même temps se dessinait l'ouverture proprement dite du puits, de forme carrée, de 12 mètres de côté, dont l'axe médian nord-sud faisait un angle de 35° nord-nord-est. Contre la paroi nord, un escalier de 52 marches, usées par les allées et venues des ouvriers d'antan, partait de l'est et aboutissait à l'ouest sur un palier où, après deux retours sur lui-même, il repartait de l'ouest à l'est. Cette seconde volée de marches était complètement détruite et il fallut la reconstruire, en briques cuites liées au ciment, pour permettre l'évacuation des déblais. La trouvaille de cet escalier détruit, sembla au premier abord confirmer l'hypothèse funéraire de l'ouvrage, car on pouvait supposer, dans ce cas, qu'on avait intentionnellement supprimé tout accès possible au caveau après l'inhumation du corps. En enlevant les couches supérieures de sable dur on découvrit un petit puits circulaire de deux mètres de diamètre qui descendait verticalement jusqu'à la couche des ostraca. C'était un sondage clandestin qui n'avait pas osé s'enfoncer plus bas par crainte d'écroulement. On recueillit aussi une petite statue cube en calcaire, de 0 m. 35 de hauteur, représentant le *« serviteur dans la place de vérité »* Pached, de la XXe dynastie, tenant devant ses genoux le masque féminin d'Hathor. Lorsque les Ptolémées réédifièrent le temple de Deir el Medineh, ils jetèrent au rebut, pour remblayer le sol sous l'enceinte, une grande quantité de statues et de stèles brisées de l'époque ramesside que les vizirs et les gens du village avaient déposées comme ex-voto dans le temple d'Hathor de ce moment. Il est donc très admissible que la statue de Pached fut précipitée dans le puits quand Dionysos paracheva l'œuvre de Philopator et de ses successeurs.

On pourrait en déduire que, si le forage du puits ne remontait pas plus haut que les premiers Lagides, son comblement pourrait dater de la fin de l'ère ptolémaïque.

Aux deux paliers angulaires de l'ouest et de l'est on remarqua des opes, c'est-à-dire des logements de boulins qui s'enfonçaient de 0 m. 60 dans la paroi et, dans ces trous horizontaux, près de l'orifice, un autre trou vertical et circulaire destiné à une cheville de fixation du madrier.

Toujours dans l'hypothèse tombale, on pouvait alors penser que ce dispositif avait été imaginé pour la descente d'un lourd sarcophage à l'aide de cordes et de poulies attachées aux madriers. On verra par la suite que cet engin avait au contraire pour destination de faire remonter des matériaux du fond vers le haut.

A la fin de la première campagne, tous les ostraca ayant été enlevés et préservés ainsi contre toute tentation locale pendant l'été, la fouille ne rencontrait plus que de la marne en gros blocs ou en poussière agglomérée par l'humidité. Afin de voir combien il restait encore de déblais à évacuer et pour chercher toujours une porte d'hypogée, on creusa deux tranchées en croix, perpendiculaires au centre des quatre parois. De cette façon, si une entrée existait au milieu d'une des parois ou si, à la rigueur, un puits vertical plus petit s'enfonçait au centre du grand à la recherche d'une roche moins friable que la marne, on avait quelque chance de trouver une confirmation de l'hypothèse sur laquelle les travaux avaient été entrepris. Ces tranchées, poussées à 7 mètres de profondeur, ne rencontrèrent aucun indice significatif.

Le puits était maintenant déblayé jusqu'à 35 mètres et ses parois de marne, bien verticales, étaient assez soigneusement ravalées, avec, par endroits, des ressauts réservés pour la solidité de la roche. Sur ces parois on distinguait d'abord des marques rouges : axes médians des côtés, pointillements en lignes horizontales indiquant, soit la limite de ravalement, soit celle du travail journalier des carriers. Ensuite, la surface des parois était zébrée par les traces faites par les outils, ce qui permettait de constater que les ouvriers s'étaient servis

d'une sorte de pic en bronze emmanché et manié à deux mains.

En descendant, la marne changeait de couleur et de texture : elle devenait homogène et compacte, laissant prévoir au dessous d'elle une roche de nature différente et l'on pensait bien que, si le créateur du puits avait voulu y aménager un tombeau, il avait une connaissance préalable du sous-sol et il cherchait, en creusant à une telle profondeur, le lit de calcaire qui affleure à une certaine distance au nord et au sud du cratère.

Son calcul était juste ; mais la veine de calcaire ne se montra qu'à une quarantaine de mètres au-dessous du niveau supérieur de l'entonnoir. Elle apparut subitement et sans transition, suivant un tracé presque horizontal, légèrement ascendant du sud-ouest au nord-est. Au début, le calcaire très blanc était fendillé de coupures verticales ou obliques assez profondes ; mais ces fissures disparurent et firent place à une roche unie qui se couvrit aussitôt d'une efflorescence de salpêtre. L'espoir grandissait chez nos travailleurs de voir enfin s'ouvrir devant eux l'entrée tant attendue d'un souterrain funéraire. Malheureusement ce fut de courte durée et, après une épaisseur de 8 mètres le banc de calcaire cessa avec la même soudaineté et la même régularité de lignes qu'il s'était révélé. La marne lui succéda et, peu après, le véritable fond du puits résonna sous la pioche, détruisant les derniers restes de l'hypothèse initiale d'un grand tombeau. Déjà, il est vrai, celle-ci avait perdu pour nous sa vraisemblance quand les escaliers, qui continuaient à descendre, revenaient au jour presque intacts. Ils épousaient tour à tour chacun des côtés du puits et comprenaient au total six volées de marches et sept paliers d'angles. A partir du cinquième palier les degrés de marne portaient des restes d'un dallage calcaire maçonné au mortier de chaux et, dans les déblais retirés du puits, on recueillait de nombreux morceaux de ce dallage et aussi d'une sorte de garde fou peu élevé bordant les marches vers l'intérieur du gouffre. Lorsque le calcaire avait remplacé la marne, l'escalier, ourlé de sa rembarde était soigneusement taillé dans cette roche blanche et, ce soin apporté par le constructeur, disait assez clairement

qu'une affectation du puits ne se bornait pas à son emploi sans lendemain pour une inhumation, tandis que, au contraire, elle répondait à une utilisation de longue durée.

Par conséquent les recherches devaient changer d'orientation et envisager la plus plausible des autres hypothèses.

Dès que les sédiments calcaires avaient été mis à nu, des filets d'eau saumâtre s'étaient mis à couler des fissures, plus abondamment le matin que l'après-midi, tantôt tièdes, tantôt froides et, peu à peu ces ruisselets finirent par créer un véritable cloaque de boue liquide qu'il fallut évacuer avec des corbeilles étanches et des seaux métalliques.

Ces écoulements se produisaient seulement le long de la paroi du sud et à l'angle du sud-ouest, ce qui donne à penser qu'une poche d'eau souterraine, reliquat des mers tertiaires, ou des infiltrations du Nil pouvaient en être la cause. Actuellement le niveau du fleuve est à 76 mètres au-dessus de celui de la Méditerranée, mais on sait que ce niveau était beaucoup plus bas dans l'antiquité et cela laisse supposer qu'au moment du forage le travail ne fut pas gêné ou arrêté par l'arrivée de l'eau, si toutefois celle-ci provenait d'infiltrations.

Or le banc de calcaire est compris entre les cotes 38 et 46 environ et l'époque de nos fouilles correspondait à celle des basses eaux du Nil. Il ne semble pas, d'après l'état ancien du fond du puits, que la crue annuelle ait eu sur lui quelque influence. Il présentait en effet l'aspect d'un chantier brusquement abandonné en plein travail d'extraction des blocs de calcaire et de marne et sans aucune trace d'inondation. Le sol était découpé en masses géométriques rectangulaires, formant des îlots en relief auprès de cavités résultant de l'arrachement des pierres taillées. Par endroits, des cubes de roche ou des dalles, toutes prêtes pour le revêtement des marches d'escaliers attendaient d'être enlevés à l'aide des poulies dont la trace des cordes a été signalée aux deux paliers du nord-est et du nord-ouest.

Si la cessation soudaine de l'exploitation n'eut pour causes, ni la déception d'être retombé dans un lit de

marne après avoir espéré une grande épaisseur de calcaire, ni une difficulté technique insurmontable, ni enfin l'absence d'une nappe d'eau qu'on cherchait peut-être, il faut alors envisager un motif d'un autre ordre, probablement historique. C'est là que la question de date intervient pour le forage comme pour le recomblement du puits. Entre la fin de la XXe dynastie et le début de l'ère chrétienne, la région thébaine a été le théâtre de tant de bouleversements politiques, de tant d'invasions et de pillages, qu'on hésite à fixer une époque plutôt qu'une autre. Les Éthiopiens, les Saïtes et les Perses ont entrepris de grands travaux et, après eux, les Lagides ont aussi fait des créations et des restaurations importantes. Déterminer la part de chacun d'eux n'est pas toujours facile. Souhaitons que les fouilles futures des environs de l'entonnoir et le déchiffrement des ostraca démotiques, recueillis en grand nombre autour du temple, viennent donner la solution de ce problème.

Dès lors que tout concorde à éliminer l'hypothèse funéraire et que l'idée d'une carrière de calcaire, proposée par certains archéologues, n'est pas soutenable, étant donné que l'exploitation égyptienne se faisait en galeries et non en puits ; il ne reste que l'opinion émise jadis par M. G. Foucart, relative à la recherche d'un point d'eau pour la création d'une source sacrée en relation avec le temple d'Hathor.

On baptise du même nom de « lacs sacrés » les vastes bassins des temples de Mout et d'Amon à Karnak, susceptibles, croit-on, de fournir à la navigation des barques saintes, une étendue convenable, et des puits à escaliers analogues au nôtre et même plus petits que lui, tels que ceux de Médamoud, de Tod, de Médinet Habou, destinés plutôt au puisage, pour les besoins du culte et les cures thérapeutiques recherchées par les fidèles et les pèlerins.

Toujours et partout, les lieux de pèlerinage possèdent une source ou une nappe d'eau quand ce n'est pas un fleuve, que la croyance religieuse dote de vertus sanctifiantes ou curatives, parce que l'élément liquide, issu des profondeurs mystérieuses de la terre, est,

comme le Nil ou le Gange, le véhicule des émanations de la divinité.

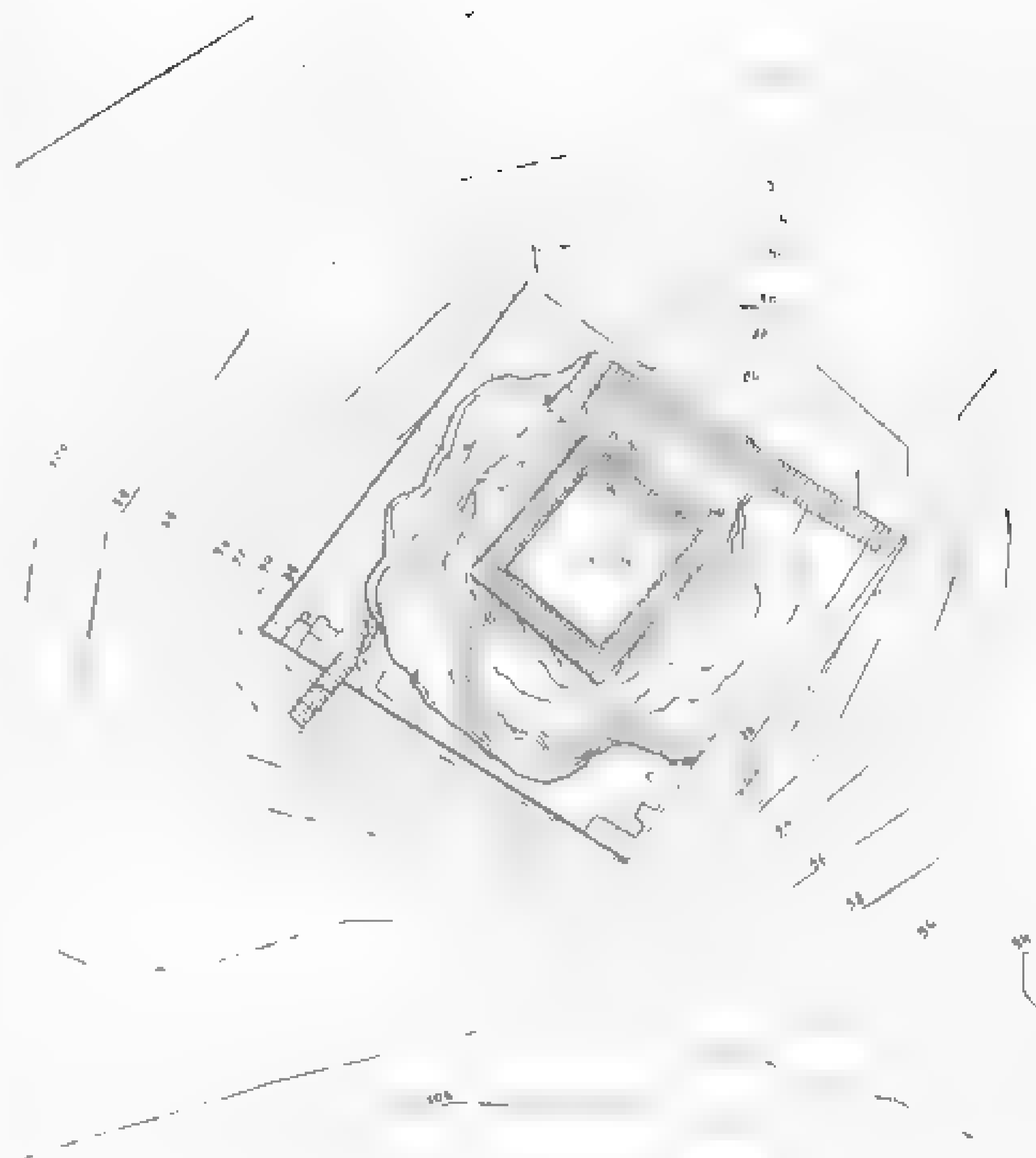
En Egypte, le flot venu de la cataracte et transmis par infiltration souterraine aux abords des sanctuaires éloignés du Nil, transporté encore dans les bassins artificiels des cours de tombes ; est nanti de qualités miraculeuses, si bien que la logique des fouilles commande de retrouver en tout lieu saint la présence d'un puits ou d'un lac dans son voisinage immédiat.

Les Ptolémées ont eu ce souci d'accompagner leurs temples d'une pièce d'eau qu'ils ont généralement située à droite de l'axe longitudinal de l'édifice. On ne serait donc pas étonné d'en trouver une auprès des temples d'Apet et de Khonsou à Karnak. Elles étaient proportionnées à la grandeur du lieu, ce qui, dans le cas du puits de Deir el Medineh, pourrait avoir une signification intéressante si l'on doit attribuer la paternité du forage à l'un des premiers Lagides, et si celui-ci avait pour but de compléter la restauration du sanctuaire d'Hathor par une source sacrée à sa droite.

Pourquoi alors, par raison de similitude, n'auraient-ils pas doté le temple d'Hathor de Deir el Bahri d'un semblable complément ?

Lorsque nos fouilles ont été terminées dans le puits, nous avons relevé les cotes de niveau de tous les environs et cela nous a amenés à faire les constatations géologiques suivantes qui justifient le choix par les anciens de l'emplacement de leur profond sondage.

D'après les travaux de John Ball et du R. P. Bovier Lapierre, les mers crétacées, puis nummulithiques de l'époque tertiaire, avec leurs alternatives millénaires de flux et de reflux, ont composé, sur l'ossature profonde des roches éruptives et des grès nubiens du sol égyptien, par des émersions et des submersions successives, la charpente silico-calcaire des chaines de Libye et d'Arabie. Pour la région qui nous intéresse, les vagues de ces mascarets formidables ont apporté, tantôt des sables et des concrétions calcaires, résidus pulvérulents de coquilles marines des mollusques, premiers habitants



Plan du Grand Puits de Deir el Medineh.

Pl. V



Entrée restaurée de [illegible] de Sakkarah

vivants du globe. Ces apports venus de la fosse méditerranéenne ont donné les sédiments de calcaire compact ou coquillier, mêlés de rognons de silex, de fossiles et de galets, tandis que les reflux du sud africain apportaient les boues argileuses de la marne, farcie de noyaux d'ocre ferrugineux, arrachées aux monts du Tanganika. De là ces strates alternés que l'on constate dans la montagne et la plaine de Thèbes. Deir el Medineh est une cuvette, formée à la fin de la période éocène, entre les contreforts occidentaux de la chaîne libyque et le coteau de Gournet Marei reliés primitivement au nord et au sud par deux isthmes que les pluies diluviennes de la fin de l'époque tertiaire perforèrent pour livrer passage aux eaux des ouadis engendrés par ces averses. Le temple d'Hathor, placé sur le seuil nord de ce bassin, au pied d'un éperon de la montagne de l'ouest, marque la ligne de séparation des eaux qui remplissaient au sud le vallon de Deir el Medineh et au nord la grande plaine de l'Assasif de Gournah. Justement, en ce dernier point, les grandes marées tertiaires, buttant contre la falaise de Libye, le seuil du temple et le coteau de Gournet Marei, constituèrent, en tourbillonnant devant ces obstacles, une autre cuvette qui, peut être, conserva en sous-sol le reliquat salin d'une nappe d'eau et qui, en surface, présente aujourd'hui, une dépression naturelle que le relevé des cotes de niveau rend évidente.

Comme cette dépression était plus visible dans l'antiquité que maintenant, il est très probable que le créateur du puits qui nous occupe avait pressenti qu'elle annonçait la présence d'un point d'eau et avait, pour cette raison, porté son choix sur cet endroit

En admettant qu'il ait réellement voulu creuser ce que nous continuons d'appeler un lac sacré, nous trouverions dans les résultats archéologiques de nos fouilles précédentes au nord de l'enceinte ptolémaïque du temple, quelques arguments en faveur de cette supposition.

D'abord, c'est la trouvaille des vestiges d'un bois sacré entre le puits et la falaise ; ensuite celle de plusieurs cuves rectangulaires en grès et d'un groupe d'amphores n'avant contenu, les unes et les autres, que de l'eau saumâtre. Notre rapport de fouilles de 1935-1940,

fascicule 1, page 116, figure 64, mentionne cet établissement singulier de cuves, dont le fond porte en creux profonds, les traces de fréquents écopages et aussi la présence en leurs parages d'un nombre important de petits calices en terre cuite ordinaire, analogues par la forme au vase lotiforme, souvent placé devant les représentations de la vache Hathor sur les stèles de nos ouvriers de Deir el Medineh. Ces calices sont évidemment des verres à boire et ils font penser à ceux que, dans les stations thermales, on prête aux malades qui font une cure. Quand on reconnaît les vertus guérisseuses de l'eau venue mystérieusement des gouffres de Bigeh à travers le sol, on n'est pas surpris que l'humanité souffrante ou simplement dévote soit accourue s'abreuver d'un liquide miraculeux ou bien ait désiré en emporter quelques gouttes comme les pieux visiteurs de Saint Ménas d'autrefois ou de Lourdes aujourd'hui, ont toujours eu l'habitude d'en remplir ampoules et flacons.

Nous avons vu que des tentatives de déblaiement du puits avaient précédé nos propres fouilles et qu'elles avaient accumulé leurs déblais sur les rives de l'entonnoir, principalement à l'est où ils forment de hauts talus.

Conformément à nos traditions, après le curage total du soi-disant lac sacré, nous avons opéré le criblage de nos déblais et de ceux de nos devanciers, car, malgré toute l'attention des ouvriers et des surveillants, il arrive que la lassitude, la poussière, la similitude d'un tesson inscrit et d'un débris sans valeur, laissent partir vers le déversoir une certaine quantité de pièces intéressantes. Pratiquant donc une cinquième inspection des terres extraites du puits, nous avons retrouvé environ 2.500 nouveaux ostraca qui, ajoutés aux 2.500 recueillis pendant la fouille, constituent la plus belle collection de documents épigraphiques jamais faite à Deir el Medineh et probablement ailleurs. Ces ostraca comprennent, non seulement, des tessons de céramique et des éclats de calcaire couverts d'une écriture hiératique très lisible ou des dessins en noir ou polychromes ; mais aussi des poids de matériaux confiés aux ouvriers. Tous ces documents datent des XIXe et XXe dynasties et se composent

de textes littéraires : préceptes de morale, hymnes aux dieux, chants d'amour, satires des métiers, etc..., et de textes non littéraires contenant de précieux renseignements sur la vie privée des artisans de Deir el Medineh : comptabilité de chantiers, journaux de travaux, fournitures de matériaux, demandes et réponses de ces fournitures, questions posées aux oracles, serments, lettres particulières, etc...

Le déchiffrement et la publication des ostraca ont été confiés à Mme Vandier pour la partie figurée et aux professeurs Cerny et Posener pour la partie scripturale.

La relation des travaux et la nomenclature des trouvailles paraîtront dans le plus prochain rapport (1949-1950) auquel s'ajouteront probablement les résultats de la campagne de 1951.

Avant de terminer ce présent exposé, il faut mentionner une trouvaille assez curieuse faite dans les déblais de nos prédécesseurs ; celle de plusieurs centaines d'objets en bois d'accacia, de sycomore, de tamaris et de pin ; de même espèce, mesurant de 0 m. 20 à 0 m. 60 de hauteur, tantôt simples branches d'arbres non écorcées, tantôt grossièrement taillés en forme de massues ou de marteaux antiques de menuisiers et pourvus d'un manche rond. Tous ces objets sont calcinés à la partie supérieure et parfois jusqu'auprès du manche.

Volontiers on verrait en eux des sortes de torchères ayant été surmontées d'une substance inflammable comme la cire ou la résine, bien qu'on n'en trouve aucune trace. A quoi aurait pu servir un aussi nombreux luminaire et quand peut-on lui assigner comme date d'emploi ? Ce dépôt de torchères se situait dans la couche supérieure de sable du puits, ce qui lui donne un âge postérieur à celui du comblement. On pourrait songer, au plus tôt, à l'époque de la mort d'une des grandes adoratrices d'Amon et supposer que l'enterrement de l'une d'elles aurait eu lieu de nuit à la lueur des torches que le cortège funèbre portait pour éclairer sa marche. Au plus tard on pourrait encore imaginer quelque rite païen des temps du culte de Sérapis dont plusieurs néocores

furent enterrés à Deir el Medineh ou enfin quelque procession aux lumières de l'époque des premiers chrétiens qui avaient établi leur monastère dans le temple d'Hathor et dont la communauté résidait dans les maisons de l'ancien quartier septentrional du village ramesside.

Peut-être devrait-on voir dans le mot égyptien du saïd, de sens jusqu'ici inconnu : ou le nom probable de ces torchères. Toujours est-il que ce bizarre rassemblement d'objets énigmatiques pose un petit problème dont le sens nous échappe actuellement.

Pour terminer, disons que, si la fouille du grand puits de Deir el Medineh n'a pas donné le résultat attendu et que, s'il conserve encore une grande partie de son mystère, son dégagement, qui s'imposait d'une façon toute particulière, aura remis au jour un spécimen intéressant, à plus d'un titre, d'une entreprise de forage dont les dimensions exceptionnelles attestent avec éloquence le mérite de la conception et de l'exécution du constructeur.

Malheureusement il semble difficile de pouvoir conserver longtemps cet exemple assez rare du génie des architectes de l'antiquité, car les éboulements des parois de marne et les écoulements d'eau par les fissures du calcaire, s'ajoutant aux apports de sable par le vent du désert, auront tôt fait de recombler une fois encore le grand puits de Deir el Medineh.

COMMUNICATION

de J.-P. LAUER

M. J.-P. Lauer fait un exposé accompagné de projections sur les travaux de Saqqarah. Depuis la mort d'Abd Essalam les chantiers du temple funéraire de Djedkaré et des pyramides de Snefrou à Dahchour ont été suspendus, le Docteur Abou El Naga Abdallah (1), directeur de la section d'architecture et des fouilles au Service des Antiquités, ayant décidé de concentrer les efforts sur la voie d'Ounas. Un nouveau tronçon de celle-ci, malheureusement fort ruiné, a été dégagé sous sa propre direction jusqu'en un point où la voie s'enfonce à une assez grande profondeur sous des déblais surmontés de constructions très tardives, d'époque copte, qu'il faudra démonter après avoir effectué les relevés et les photographies nécessaires. Dans ces constructions qui dépendaient peut-être du couvent de Saint-Jérémie situé à proximité, avaient été remployés de nombreux blocs inscrits du Nouvel Empire et même de l'Ancien Empire. Parmi ces blocs de remploi s'en trouve un où fut sculptée une statue en haut relief du grand-prêtre de Ptah, *Pâ-hem-Neter* (très connu à la XIXe dynastie). Cette statue était placée dans la construction la tête en bas ; elle bloquait un passage.

En ce qui concerne ses propres travaux, M. Lauer a poursuivi la restauration de l'entrée de l'enceinte de la Pyramide à degrés avec les blocs provenant de cette

(1) Nous venons d'apprendre, avec un vif regret, le décès du Dr Abou El Naga, survenue au Caire en fin d'octobre.

enceinte même. Le point le plus haut qu'il a atteint actuellement dans sa restauration (voir pl. IV) est à 8 m. 85, à une assise au-dessous de celle qui formait le dallage du chemin de ronde. Il rappelle que le mur d'enceinte, dont il a pu déterminer la hauteur précise grâce à son fruit, s'élevait, avec le parapet de ce chemin de ronde, à 10 m. 48, soit à 20 coudées royales égyptiennes. Comme les années précédentes une vingtaine d'ouvriers furent employés à la recherche des blocs nécessaires, sur le pourtour immense de l'enceinte. Cette recherche conduisit à la trouvaille d'un petit dépôt de statuettes de divinités en bronze, enfoui à très faible profondeur dans le sable et dû, peut-être, à un voleur du temps des fouilles du Sérapéum par Mariette ; celui-ci avait, en effet, trouvé un très grand nombre de statuettes analogues principalement sous le dallage du *dromos*.

D'autre part, une équipe d'ouvriers trop peu nombreux fut durant un temps malheureusement insuffisant employée à compléter le déblaiement du temple d'Ouserkaf commencé en 1929 par C. M. Firth. Malgré la destruction extrême de ce temple recoupé par d'énormes puits saïtes, l'emplacement de son entrée marquée par quelques débris de seuil de granit fut repéré et la largeur de sa façade vers l'est a pu être déterminée : elle était de 80 coudées. Ces travaux, qui ont procuré de nombreux petits fragments des beaux bas-reliefs du temple, devront être poursuivis durant la prochaine campagne, afin de dégager la face orientale de la pyramide avec son angle sud-est, et de rechercher les vestiges possibles de la chaussée reliant le temple haut à celui de la vallée.

Enfin, M. Lauer annonce la découverte, qu'il avait faite peu avant la guerre avec l'aide de son père, alors Conservateur du Département des Manuscrits de la Bibliothèque nationale, d'un plan inédit de Mariette concernant les accès du Sérapéum. Ce plan donne la partie alors déblayée du temple de Nectanébo, l'hémicycle des poètes et philosophes grecs, et surtout le *dromos* jusqu'aux pylônes d'entrée de l'enceinte à claire-voie, avec l'indication de position des différentes pièces de sculpture grecques ou égyptiennes qui y avaient été trouvées.

Ce dromos ayant été précisément redéblayé en 1938, le Service des Antiquités avait pu, avant de le laisser ensabler à nouveau, faire prendre des photographies de ces sculptures curieuses dont on ne possédait que des dessins plus ou moins précis. M. Lauer projette alors et commente ces photographies qu'il se propose de publier prochainement, dans les *Annales du Service des Antiquités*, avec le plan retrouvé de Mariette.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

CABINET D'ÉGYPTOLOGIE
11, PLACE MARCELLIN BERTHELOT
PARIS-5e

COMPOSITION DU BUREAU POUR LES ANNÉES 1951-1954

Président. . . . . MM. Pierre MONTET, Professeur au Collège de France.

Vice-Présidents . . . . Jacques VANDIER, Conservateur en Chef du Département des Antiquités Egyptiennes du Musée du Louvre, Professeur à l'École du Louvre.

Maurice ALLIOT, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

Secrétaire. . . . . . . Mme Ch. DESROCHES-NOBLECOURT, Conservateur du Département des Antiquités Égyptiennes du Musée du Louvre, chargée de Cours à l'École du Louvre.

Trésorier. . . . . M. Michel MARIAUX

Correspondance. . . et **Bulletin**

Administrative et Scientifique :
Mme Ch. DESROCHES-NOBLECOURT, Musée du Louvre, Paris-1er.

Financière :
M. Michel MARIAUX, 49, boulevard de la Tour-Maubourg, Paris-7e.

Compte de chèques postaux — Paris Nº 2093-33.

Compte en Banque — Crédit Algérien, 5, rue Louis-le-Grand, Paris-2e. Libeller les chèques à l'ordre de la Société Française d'Égyptologie.

REVUE FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

Directeur . . . . MM. Pierre MONTET
Lui adresser les manuscrits destinés à la Revue.
20, rue de Longchamp, Paris-16e.

Commission de publication. . .

A. BATAILLE, maître de conférences de Papyrologie à la Faculté des Lettres de Paris.

J.-J. CLÈRE, directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

J. SAINTE FARE-GARNOT, directeur d'études à l'École pratique des Hautes Etudes.

Secrétariat . . . . . . J.-J. CLÈRE, 34, rue du Cotentin, Paris-15e.